

—Non pas précisément une mine de houille, répondit Erik, mais ce qui revient à peu près au même, une mine de carbone animal, sous la forme de graisse d'ougiouk. Je veux tenter l'expérience, puisque nous avons un foyer spécialement aménagé pour ce genre de combustible."

Avant tout, on commença par rendre les derniers devoirs aux deux morts, en les jetant à l'eau avec un obus aux pieds.

Puis, l'*Alaska* vint accoster le flanc de la banquise, de manière à en suivre le mouvement, tout en étant protégé par sa masse. Cela permit de remettre aisément à bord les vivres qui avaient été débarqués et qu'il importait de ne pas perdre. L'opération terminée, le navire alla s'amarrer à l'extrémité nord du radeau de glace où il était mûx protégé contre les icebergs. Erik s'était déjà assuré qu'on filait, ainsi remorqué, une moyenne de six nœuds, ce qui était très suffisant jusqu'à nouvel ordre, étant donné surtout qu'on n'avait plus à s'inquiéter des glaces flottantes.

Tandis que la banquise s'en allait ainsi majestueusement vers le sud, comme un continent à la dérive, en traînant un satellite à sa remorque, la chasse aux ougiouks fut régulièrement conduite.

Deux au trois fois par jour, ces partis armés de fusils et de harpons, accompagnés de tous les chiens groënlandais, débarquaient sur le champ de glace et cernaient les monstres marins endormis au bord de leurs trous. On les tuait d'une balle dans l'oreille, on les dépeçait, on levait le lard, dont on chargeait des traîneaux que les chiens tiraient à l'*Alaska*. Cette chasse était si facile et si fructueuse qu'en huit jours, les soutes se trouvèrent littéralement bondées de lard.

L'*Alaska*, toujours remorqué par la banquise, était alors par le 45^e degré de longitude est, sur le 74^e parallèle, c'est-à-dire qu'il avait laissé derrière lui la Nouvelle-Zemble, en la dépassant au nord.

Le radeau de glace était à ce moment réduit de près de moitié, et le reste, craquelé par le soleil, traversé de fissures de plus en plus profondes, approchait manifestement de la décomposition. Le moment venait où cette grande île allait se résoudre en "drift ice". Erik ne voulut pas l'attendre. Il fit lever l'ancre et mettre le cap droit à l'ouest.

Le lard de morse, immédiatement utilisé dans le foyer *ad hoc* que portait l'*Alaska*, concurremment avec une faible proportion de houille, se trouva un combustible excellent. Son seul défaut était d'encrasser la cheminée et de nécessiter un nettoyage quotidien. Quant à son odeur qui aurait sans doute impressionné désagréablement des passagers méridionaux, elle n'était pour un équipage suédois et norvégien qu'un inconvénient très secondaire.

Toujours est-il que, grâce à ce supplément, l'*Alaska* put rester sous vapeur jusqu'à la dernière heure, franchir rapidement, malgré les vents contraires, la distance qui le séparait encore des mers d'Europe et arriver, le 5 septembre, en vue du Cap-Nord de Norvège, sans même s'arrêter à Tromsø, comme il l'aurait pu, en cas de besoin ; il poursuivit activement sa route, contourna la péninsule scandinave, repassa le Skager-Ragg et revint à son point de départ.

Le 14 septembre, il jetait l'ancre devant Stockholm, dans les eaux mêmes qu'il avait quittées le 10 février précédent.

Ainsi se trouvait accompli, en sept mois et quatre jours, le premier périple circumpolaire, par un navigateur de vingt-deux ans.

Ce tour de force géographique, qui venait compléter et contrôler si promptement la grande expédition de Nordenskiöld, devait bientôt avoir dans le monde un retentissement prodigieux. Mais, pour le moment, les journaux et revues n'en avaient pas encore expliqué les mérites. Quelques initiés à peine étaient en état de les apprécier, et une personne au moins n'avait garde de les soupçonner, — c'était Kajsa.

Il fallait voir le sourire de supériorité avec lequel elle accueillait le récit du voyage.

"S'il y a du bon sens à s'en aller volontairement s'exposer à des dangers pareils !" dit-elle pour tout commentaire.

Sans compter qu'à la première occasion, elle ne manqua pas d'y joindre à l'adresse d'Erik :

"Enfin, nous voilà toujours débarrassés de cette ennuyeuse affaire, maintenant que le fameux Irlandais est mort !"

Quelle différence de ce jugement sec et froid avec la lettre pleine d'effusions et de tendresses qu'Erik reçut bientôt de Noroë ! Vanda lui contait dans quelles trances elle et sa mère avaient passé ces longs mois, comme leur pensée n'avait pas cessé d'être avec les voyageurs, comme elles étaient heureuses de les voir enfin revenus à bon port !... Si l'expédition n'avait pas eu tous les résultats qu'en attendait Erik, il ne fallait pas s'en affliger outre mesure. Erik savait bien qu'à défaut de sa véritable famille, il en avait une dans le pauvre village norvégien, qui l'aimait tendrement et s'associait toujours à lui par la pensée. Ne viendrait-il pas bientôt la revoir, cette famille, qui le considérait toujours comme sien et qui ne voulait pas renoncer à lui ? Il pourrait bien, s'il en cherchait le moyen, trouver un petit mois à lui donner !... C'était le vœu le plus cher de sa mère adoptive et de sa petite sœur Vanda, etc., etc.

Tout cela, enveloppant trois jolies fleurettes cueillies au bord du fiord, et dans le parfum desquelles il semblait à Erik qu'il retrouvait toute son enfance insouciant et gaie. Ah ! que ces choses étaient douces à son pauvre cœur désappointé et qu'elles lui faisaient porter légèrement le déboire final de son expédition.

Bientôt, pourtant, il fallut se rendre à l'évidence. Le voyage de l'*Alaska* était un événement qui égalait en grandeur celui de la *Véga*. Le nom d'Erik était associé de toutes parts au nom glorieux de Nordenskiöld. Les journaux ne parlaient plus que du nouveau périple. Les navires de toutes les nations, mouillés à Stockholm, s'entendaient un peu pour se pavoiser en l'honneur de cette victoire nautique. Erik, surpris et confus, se voyait accueilli partout par les ovations réservées aux triomphateurs. Les Sociétés savantes venaient en corps souhaiter la bienvenue au commandant et à l'équipage de l'*Alaska*, les pouvoirs publics proposaient pour eux une récompense nationale.

Tous ces éloges et ce bruit gênaient Erik. Il avait conscience d'avoir principalement obéi, dans son entreprise, à des considérations d'ordre personnel, et se faisait scrupule de récolter une gloire qu'il trouvait au moins exagérée. Aussi saisit-il la première occasion qui se présenta de dire franchement ce qu'il était allé chercher dans les mers polaires, — sans l'avoir trouvé d'ailleurs, — le secret de sa naissance, de son origine, du naufrage du *Cynthia*.

L'occasion se présenta sous la figure d'un personnage imberbe, haut comme une botte, vif comme un écureuil, attaché en qualité de reporter à l'un des principaux journaux de Stockholm, et qui se présenta à bord de l'*Alaska*, pour solliciter la faveur d'une "entrevue personnelle" avec le jeune commandant. Le but de l'intelligent gazetier, disons-le bien vite, était tout uniment de soutirer à sa victime les éléments d'une biographie de cent lignes. Il ne pouvait tomber sur un sujet mieux disposé à se soumettre à la vivisection. Erik avait soif de dire la vérité et de proclamer qu'il ne méritait pas d'être pris pour un Christophe Colomb.

Il conta donc tout sans réticence, refit son histoire, expliqua comment il avait été recueilli en mer par un pauvre pêcheur de Noroë, élevé par M. Malarius, amené à Stockholm par le docteur Schwaryencrona, comment on était venu à savoir que Patrick O'Donoghon connaissait probablement le mot de l'énigme, comment on avait appris qu'il se trouvait à bord de la *Véga*, comment on était allé l'y chercher, comment on avait été conduit à changer l'itinéraire, puis à pousser jusqu'à l'île Ljakow, jusqu'au cap Tchélynskin... Tout cela, Erik le disait pour se disculper en quelque sorte d'être un héros. Il le disait parce qu'il avait honnêtement de se voir accablé d'éloges pour ce qui lui semblait si naturel et si simple.

Et, pendant ce temps, le crayon du reporter, M. Squirrellius, courait sur le papier avec une rapidité sténographique.